

À ROLAND CASTRO, « ARCHITECTE DU ROI »³ & À SON CONCUBIN RÉGIS DEBRAY

Mon vieux Roland,

Toi, tu es pathétique. Suant et pétant le faux enthousiasme, la fausse naïveté, le « rêve » et la « folie » à la commande, criant sans cesse ta « volonté démocratique », « positive », et assurant la promotion de ton bonheur-pour-tous dans les HLM, ton militantisme populiste fut pathétique, comme ton optimisme forcé. C'est pathétiquement, toi qui n'as jamais rien pu construire, que tu prétends au constructif, au positif ; ce cirque de clown gauchofêtard-coluchien se résume en ces titres : architecte du président Mitterrand, gauchiste de service, valet du roi.

Architecte sans architecture ; au moins Arno Breker bâtissait-il statues et monuments. Pardon, j'oubliais la « bourse du travail de Saint-Denis », un minuscule Beaubourg de banlieue. Tu n'as construit que des maquettes, des plans, des projets et des circulaires, des comités, des réunions et des tables rondes ; peu connu du public, tu as surtout été l'organisateur de « fêtes » (sans spectateurs) en banlieues, destinées à redorer là-bas le score électoral du PS, et masquées d'un reste d'idéologie gauchiste. Tu as servi, à Mitterrand, de propagandiste « culturel », et de symbole de ralliement, de cache-sexe quant aux nullités des choix architecturaux du socialisme, et d'alibi destiné à accréditer une continuité du gauchisme inventif aux bureaucraties prébendaires du socialisme installé.

Tu auras laissé, à défaut de monuments, l'histoire la plus désopilante du quinquennat en matière d'action culturelle. Celle des bistrotts de banlieue, qui, un bref moment, t'a

3. *Libération*, janvier 1986.

fait connaître ; légitimement inquiet de l'incapacité des foules banlieusardes à voir la vie en rose, et soucieux de développer les industries chimiques nationales du pastis et du gros rouge, le gouvernement, à ton instigation, avait décidé d'« autoriser en plus grand nombre les débits de boissons alcoolisées » en ces terres sevrées. Autrement dit, les troquets pour se pinter. Voilà de l'épiquement culturel, hic, de l'équipement culturel ou je me trompe. Une larme, un soupçon, disait le capitaine Haddock. Toi, c'est à l'hectolitre, au wagon-citerne, que tu voulais abreuver de culture pinardière nos malheureuses banlieues. « Il faut faire tomber le tabou de l'anti-alcoolisme », aurait pu titrer *Libé* pour soutenir ton projet. Les Français, croyait-on, buvaient trop (premier taux d'alcoolisme au monde) ; mais Roland Castro, agitateur culturel diplômé, a trouvé la faille. En fait, ils ne boivent pas assez. Et de donner l'exemple en payant de sa personne. Des troquets, des bistrotts, des zincs, des comptoirs ; comme en Russie, le peuple boira pour oublier ses soucis. Chaque bistrotier aurait pu devenir un votant socialo de plus, un Montand de plus. Dans ton inénarrable vocabulaire, pour répondre aux protestations des ligues anti-alcooliques, tu prétendis par cette mesure « faire du baroque moderne ». Le gars qui voit un rhinocéros vert danser des claquettes sur le bar, il fait du « baroque moderne ».

Peu brillant bilan. Au moins cela t'aura-t-il empêché de construire, Mitterrand n'étant tout de même pas assez fou pour confier de vrais crédits à un agité du bocal comme toi. Si l'on en juge par ce projet de « tour de Babel techno pour la Défense » (*sic*) que publia *Actuel*, c'est tant mieux. Faute d'assouvir dans le béton ta mégalomanie, tu n'auras servi que pour la frime, te faisant bateleur du miterrandisme. Tu as pris en main la grotesque « animation » des banlieues (« Banlieues 89 »), sinistre caricature de festivités sans public, octroyées aux Dionysiens, Beurs et autres Billancourtais (sans leur demander leur avis). Pur « rêve »

officiel d'une joie sur ordre, « techno » elle aussi, quoique habillée de tous les beaux mots de la création et de la poésie. C'était donc pour cette frime, pour ce titre ridicule (l'architecte du président, qui-ne-construit-rien), de complaisance et de cour, que tu as abjuré le maoïsme en déclarant « revenir à l'architecture » ?

Tu ne seras jamais un artiste. Tu es un agitateur de bureaucrates, comme il y a des moniteurs de gym pour vieillards. On te voit si bien, tes vieilles pompes de traviole enfoncées dans le gazon de l'Élysée, agrippant au collet les bureaucrates tes frères, préfets et administrateurs, pour leur débiter tes enthousiasmes usés : « Il faut être positif, inventif ! Prospectif ! Apporter l'art aux ménagères ! » Tes éternelles déclarations d'intentions avaient trouvé preneur ; l'État aime les bavards officiels. Tes mots creux, tes coq-à-l'âne, tes humanismes suintant les bons sentiments, tes cheveux déjà gris mais toujours trop longs, tes vestes velours côtelé façon Beaux-Arts, ont donné un semblant de vie à la mortuaire irréalité des cercles de pouvoir.

« Cet homme prend le risque de passer pour un fou : il croit que la gauche a les moyens d'embellir la vie. » (Croire une telle chose sous la gauche est d'un courage tout de même relatif.) Ainsi te présenta ton ami, le directeur d'*Actuel*, Jean-François Bizot, en son magazine. Il t'appela « l'architecte au lyrisme emporté ». N'exagérons pas l'ampleur de tes envolées ; plus bafouillées, et vagues, que vraiment « lyriques », tes envolées allusives, comme les raisonnements de Sganarelle, ont tendance à se casser le nez. Ah, l'audace qu'il faut pour être modéré ! « Vous pensez », continuait, pris d'un doute, Jean-François Bizot, « qu'il est impossible de glisser un pied-de-biche dans les coffres de l'État » (intéressante métaphore pour désigner le but des Castro et compagnie) « et vous êtes sûrs que ce vieil appareil est peuplé d'abrutis. [...] Et pourtant, quand on parle de projets fous japonais ou qu'on raconte UNE SUPER MAGOUILLE, on dresse l'oreille. Banlieues 89 est un

projet fou français » et donc une « superbe magouille ». Voilà la clef de l'admiration du très néo-libéral Bizot pour le très étatiste Castro. Intellectuel, non ?

Ta folie convenue est bien sage, ton agitation bien gélatineuse, ta perduration dans le « généreux » n'est qu'une angoisse tenace de chef sans emploi qui ne connaît qu'une chanson. Tu sais que tout cela est verbal, la fidélité, les idéaux de Mai accomplis par Fabius : fausses fenêtres d'une perspective officielle, façade de respectabilité pour les « magouilles ».

À l'époque Mao, quand tu as fondé ton propre groupe, scissionnant d'avec les « militaristes » prolétariens, tu l'as appelé « Vive la Révolution ». J'y ai, à l'époque, adhéré, sur la garantie qu'il s'agissait plus d'anarchisme que de maoïsme. « Vive, tu comprends, vive. Je ne cherchais pas le sang. » Sacré menteur. Je me souviens de cette journée, à l'École normale, consacrée à préparer des cocktails d'essence et de désherbant en bouteilles. Althusser, secrétaire général, fermait les yeux sur l'occupation des salles, puisque j'étais élève. Tu voulais moins le sang que d'autres, c'est vrai ; mais tu avais honte de le moins vouloir. Tu faisais un complexe d'infériorité par rapport aux « durs », aux maniaques de la violence du prolétariat. C'est par procuration, comme eux, que tu as eu ton martyr, notre ami Richard Deshayes, aveuglé par une grenade de la police, parce que vous vouliez la cogne, et toi aussi. Mais c'est lui, bien sûr, qui s'est fait amocher. La vie est cruelle aux chefs : tu en as souffert dans ton gros cœur, un gros chagrin. « Sous acide, Richard découvrit que j'étais un vrai salaud qui l'avait envoyé se faire amocher », confies-tu, à propos de cet incident. Pas besoin d'acide pour y penser. Mais Richard n'a pas été mutilé pour rien. Grâce à son épreuve, « j'ai senti que je n'étais plus un chef ». Non-violent habitué de désirs violents, poète des bureaucraties, orateur des intentions vides, tu es un anti-chef hanté d'autoritarisme et de « magouilles ».

As-tu, comme tu le prétends, vu « la révolution dans tous les nouveaux mouvements, le rock, les jeunes, la libération sexuelle, le MLF, les communautés, les pédés, l'écologie » ? En fait, tu as suivi le mouvement ; des homosexuels, tu dis ailleurs (interview à *Gais pour les libertés*) : « J'ai une vieille histoire avec eux, au moment de Vive la révolution. [...] Cette époque m'a beaucoup frappé, et c'est une histoire avec moi-même », et tu précises dans *Actuel* : « J'étais contre l'adhésion d'Hocquenghem à Vive la révolution, et il est rentré » (subtilité de l'image : comme dans du beurre). « Le mouvement pédé m'en a fichu un coup. [...] J'étais méditerranéen, un peu homo refoulé en plus... »

Architecte refoulé, martyr refoulé, homo refoulé, tout est refoulé chez toi, même ce prétendu « lyrisme » qui ne trouve pas ses mots, sauf l'habileté manœuvrière. Lyrique, cette vue de l'avenir ? « Si les Français ont tellement envie de jardins, pourquoi ne se mettent-ils pas en tête d'acquiescer une résidence secondaire ? Au moins deux pour tous ! C'est comme ça que je vois, et que je voudrais l'avenir. » (*Actuel*) De la banlieue partout, ce qui d'ailleurs se fait déjà de soi-même, voilà ta plus folle vision.

« On n'aura jamais deux fois une occase pareille à l'âge de la maturité », disais-tu pour justifier ton ralliement à l'État. Magouilles et occases : « Roland Castro est parti à la chasse au tout-État avec pour arme son baratin », dit *Actuel*. Et de préciser que pour te remercier de ton poème, écrit le soir du 10 mai et offert à Mitterrand, celui-ci t'invita à déjeuner. Lyrisme bedonnant et jdanovien ! Citons ledit « poème » : « Faire des œuvres, créer, travailler avec joie [!], liquider le cynisme, [toujours la "liquidation" de l'adversaire] en finir avec la façon grincheuse de dire et la façon morbide de ricaner, c'est la fin des minorités agissantes. Arrive une nouvelle démocratie, chacun dans son métier va construire le changement. » Pourquoi pas chacun dans sa corporation, comme au temps de Vichy ? On comprend que le président, autrefois décoré de la francisque, ait été

saisi par la beauté de ton anacoluthie et t'ait à l'instant invité à partager son magret-poivre-vert.

« Quand Roland s'y met, il a juste deux ou trois complices dans les ministères, [...] ses vieux copains de 68 », écrivait Bizot. Ta lourde « fantaisie » c'est de la poésie d'État, et ta « générosité » du calcul magouillard. Il faudrait être fou pour être réaliste, te plains-tu dans une autre interview (à *Gais pour les libertés*) ; et, en te désolant qu'en ce pays de sages utopistes la gauche soit assimilée « à une tradition de résistance, d'insurrection », tu exigeais une véritable « culture de gouvernement ». Toute poésie est dans la collaboration. Et tu racontais : « Au dernier colloque du PS, sur l'école, Chevènement a parlé de culture de gouvernement, nous n'étions que trois à applaudir dans la salle. » Trop réac même pour les socialistes. Comme disait Bizot : « J'adore : Roland Castro mène seul sa nouvelle version de 68, cette fois au sein de l'État. » Bénissons ta notoire incompétence, qui ne t'aura, durant cette période, rien laissé d'autre que des miettes de pouvoir, toi qui racontes ainsi ta psychanalyse avec Lacan : « Mon problème, c'est le chef, alors j'y vais de chef à chef. Lacan est le chef de la psychanalyse » et Mitterrand le chef de l'État. Heureusement que nous ne vivons ni sous Staline ni sous Mussolini. Parce que tu irais tout droit proposer tes services, tout pareil, « de chef à chef ».

P.-S. Apostille à Régis Debray

Cher maître ès renégats, cher aîné en reniement, ce livre n'aurait pas été complet sans vous. Je profite de ce courrier expédié à votre grand copain Roland Castro, votre collègue à la cour élyséenne ; vous avez tant de beaux souvenirs en commun, habillés de votre romantisme de trench-coat et de son « lyrisme » graisseux, ou dénudés, mais toujours

délicatement sentimentaux ! « En 1960, à La Havane, tout coexistait, l'espoir et les bordels », confie Roland Castro à Radio Nova. « On arrive comme ça, à trois dans un bordel, et une fille vachement belle [lyrisme !] qui s'appelle Laetitia nous dit : Vous trois, c'est pour moi ! Je crois que c'est Régis qui est passé le premier. » Vous avez dû vous en taper, hein, des chaudes-pisses au rhum, quand vous mettiez tout en commun, communisme des nanas ! Partageant le même lit et la même pute, vous fûtes concubins.

Assurément, un gros plouc comme Roland Castro, vous, le fils de famille à la moustache ténébreuse, le théoricien guérillero des beaux quartiers, le guévariste venu du 16^e arrondissement, vous n'aviez aucune peine à l'impressionner. Toute première place se mérite, même en reniement ; et vous l'avez payé, votre trône de renégat, d'années de prison à Camiri, lors de ce triste épisode qui permit aux militaires anti-castristes de retrouver Guevara en suivant vos traces. Petit Poucet apprenti révolutionnaire ! Ils n'eurent qu'à ramasser les indices dans la jungle pour vous retrouver, peut-être les bouts dorés des anglaises expédiées par votre mère.

Devîntes-vous l'instrument de la CIA, ou bien, comme on l'a dit, l'appât d'un piège habile monté par Fidel Castro pour se débarrasser de son encombrant rival le Che ? Le fait est qu'en son journal Guevara ne vous ménage guère. Ridicule ou provocateur, peu importe ; mais il est établi que, conseiller du Lider avant de l'être du Grand François, vous portez la poisse ; vous passez à Santiago, et Allende tombe. Vous accompagnez le Che, il meurt. Constant en votre rôle de père Joseph de mauvais augure, ou de naïf qui se prend pour l'oreille du chef, vous n'avez changé que de patrons.

Mais ne pleurons pas sur Guevara. Après votre sacre, qu'il paya de sa vie, vous devîntes mitterrandiste. « Vous avez fait le tour du monde et de la révolution, et même de la révolution dans la révolution. Des hommes se sont fait massacrer, vos écrits à la main. Les idiots avaient suivi vos

conseils d'expert en guérilla », condense *L'Express* (octobre 1982). Et ç'aura été pour écrire, le 26 janvier, à propos de Mitterrand, sous le titre « Le temps du respect » : « De Gaulle, aujourd'hui, c'est Mitterrand. [...] Je choisis le respect. » (Le mot est quatre fois répété.) « Respect : contrainte acceptée », dit le Robert. Vous ajoutiez : « Si telle est la contrainte, je l'accepte, je la veux, j'en suis fier. » Jusqu'à défendre bec et ongles la force de frappe à Mururoa. Fier de votre livrée. « À croire, décidément, que la Révolution est une école de respect pour les chefs et de mépris pour le peuple », note avec justesse Philippe Simonnot dans le même *Express*. Docteur en reconversion, agrégé de retournements, vous avez bien mérité la chaire de Reniement ; et même si pour un temps vous « pantouflez » dans quelque haute administration, trou préparé pour vous par la prévoyance mitterrandienne, c'est pour mieux nous préparer un nouvel avatar, une nouvelle abjuration.

À une époque, vous pourfendiez les médias et la médiocratie journalistique. Je me rappelle même ce jour où vous me bourriez le crâne, Jean-Pierre Ramsay et vous-même, pour me convaincre d'attaquer à votre place, à la télé, tel rédacteur en chef en l'accusant de l'assassinat de Henri Curiel. Ce que je fis d'ailleurs, tout en ignorant le dossier. Vous m'aviez gentiment envoyé au casse-gueule ; c'est chez vous une manie d'intoxiquer les jeunes idéalistes. Mais votre idéalisme à vous a ses brides ; le pourfendeur des compromissions intellectuelles, du réseau pouvoir-culture, du temps que vous étiez dans l'opposition, était devenu « chargé de mission auprès du secrétariat général de la présidence de la République » sous Mitterrand I^{er}. Et surtout l'ex-Don Quichotte s'est fait sergent recruteur d'intellectuels à la botte, poussant le culot jusqu'à reprocher à Foucault d'avoir refusé un poste officiel – conseiller culturel aux USA – que vous lui aviez proposé. Et vous écriviez à ce propos, dans *Le Monde* (juillet 1983) : « Les intellectuels français ne veulent avoir aucun rapport avec l'État, car l'État est

le mauvais objet, pour reprendre une expression maurrassienne. » Qui n'est pas à vendre au pouvoir est maurrassien. Anar = extrême droite. On connaît l'équation.

Que l'ex-tiers-mondiste à revolver à bouchons se fasse l'apôtre du réarmement européen (*Les Empires contre l'Europe*) comme un vulgaire adepte de la Nouvelle Droite ne m'a même plus étonné. Ce virus renégat, que vous avez dû attraper dans les bordels de La Havane, vous l'avez transmis à ma génération ; vous êtes notre aîné, mais votre maladie, hélas, est la nôtre.